

Introduction

Qu'est-ce qui ne tourne pas rond ?

La scène se passe dans la cabine d'un navire où le Capitaine Haddock est fait prisonnier par Allan, une infâme crapule, qui a été dans des aventures antérieures le lieutenant d'un autre navire celui-là dirigé par le Capitaine Haddock. Allan s'adresse au Capitaine Haddock : « Là-dessus bye-bye ! Nous arrivons après-demain... tu as donc tout le temps de mettre au point une grave question : dors-tu avec la barbe en dessus ou en dessous des couvertures ? » Un matelot s'esclaffe : « Ha ! ha ! ha ! très bon la barbe ! » Allan poursuit : « Oui, il n'en fermera pas l'œil de la nuit ! » Plus tard, le Capitaine Haddock tente de répondre à la grave question : « Au-dessus ; Non ça ne va pas... », « En dessous ? Mille sabords ! Ça ne va pas non plus... »

Hergé, *Les aventures de Tintin, Coke en stock.*

PENSÉES NOCTURNES SUR L'ÉTAT DU MONDE

Certains soirs au moment de dormir, il y a une grave question qui vous empêche d'accéder rapidement au sommeil. Ces questions peuvent être de toute nature. Ainsi, cette femme qui tente de s'endormir à côté de son époux et qui s'inquiète tout d'un coup :

« Chéri, j'ai entendu du bruit dans la maison, il doit y avoir un cambrioleur.

Son mari à moitié endormi tente de la rassurer :

— Mais chérie, les cambrioleurs ne font pas de bruit, lui répond son mari.

Celui-ci se retourne et essaie de repartir dans son sommeil. Un peu de temps passe. Sa femme l'interpelle à nouveau :

— Chéri, je n'entends pas de bruit, il y a sûrement un cambrioleur. »

L'argumentation tendanciellement absurde de cette pauvre épouse apeurée est loin d'être inintéressante. Elle est une illustration parfaite d'un paradoxe connu en philosophie selon lequel un raisonnement apparemment juste dans sa forme peut conduire à une conclusion totalement fautive¹. Celui-ci est souvent à la base des théories du complot dans lesquelles l'absence de quelque chose est interprétée de manière illusoire comme une preuve irréfutable.

En ce qui me concerne, au terme d'une journée, à l'heure de se laisser gagner par le sommeil, après avoir quand même vérifié que toutes les portes sont bien fermées à clef et que personne n'est caché sous mon lit, je suis souvent habité par cette même question existentielle. Est-ce moi qui ne tourne pas rond ou est-ce le monde qui va de travers ? J'ai comme tout le monde absorbé tout au long de la journée les informations qui, mises bout à bout, vous conduisent à vous interroger sur l'état du monde et à désespérer définitivement de l'espèce humaine. Je suis inquiet devant la montée des populismes et la responsabilité des politiques qui surfent allègrement sur de vieilles peurs et des ressentis primaires. Je suis révolté par le fait qu'une femme est

1. Il s'agit du paradoxe de Georg Simmel, philosophe et sociologue allemand né en 1858 et décédé en 1918. Ses réflexions et travaux ont porté sur des objets très divers. Sa pensée empruntait aussi à des courants multiples. Son ouvrage le plus connu est *La philosophie de l'argent* publié en 1900. Son paradoxe a été repris par le sociologue français Raymond BOUDON dans son ouvrage *L'art de se persuader des idées douteuses, fragiles ou fausses* paru en 1990.

tuée tous les trois jours par son conjoint ou son compagnon, d'ailleurs souvent son ex-conjoint ou son ex-compagnon, ce qui en dit long sur la persistance du machisme. Je suis très perplexe sur la volonté collective de sauver la planète quand je vois les oppositions égocentrées à l'implantation de dispositifs d'énergie renouvelable. « Des éoliennes ? Ah, très bien mais pas près de chez moi. » J'arrête là cette énumération. C'est tous les jours qu'il y a matière à sombrer dans un noir pessimisme sur l'évolution du monde et à s'empêcher de dormir toutes les nuits.

Coluche avait raison quand il a écrit son opuscule judicieusement intitulé : *L'horreur est humaine*. Sur un mode humoristique et caustique, il n'a fait que reprendre cet énoncé du philosophe anglais Thomas Hobbes : « L'homme est un loup pour l'homme. » « Nous sommes dans une situation de guerre du tous contre tous dominée par la sauvagerie des rapports humains », pensait-il, et « Seul l'État de droit peut permettre d'éviter que l'homme soit un loup pour l'homme². » Quelle saisissante actualité d'un propos qui remonte pourtant au XVII^e siècle !

LA BOUTEILLE À MOITIÉ PLEINE OU À MOITIÉ VIDE

La revue *Philosophie Magazine* a posé récemment une excellente question. Peut-on aller bien dans un monde qui va mal ? La réponse n'est pas évidente comme on s'en doute. Elle va dépendre de chacun. Elle est relative aussi à ce que l'on considère comme premier dans ce qui ne va pas bien. Elle est aussi conditionnée par la réponse apportée à une autre question préalable.

2. Ces propos sont extraits du *Léviathan* paru en 1651. Dans cet ouvrage, le philosophe anglais développe une théorie sur la construction de l'État et l'exercice de la souveraineté. Thomas Hobbes partait effectivement du principe que l'homme est naturellement violent mais que cet état de nature doit être réfréné ou encadré par un État souverain puissant et doté d'outils de répression, lequel inspire alors de la crainte à ses sujets.

Est-ce que le monde va si mal que ça ? Pour ma part, je n'ai pas les ressources ici et maintenant pour répondre objectivement à cette autre question. Elle me semble dépendante d'un ressenti très subjectif et peut-être d'une inclinaison à préférer voir la bouteille à moitié vide plutôt qu'à moitié pleine, comme on dit, et à rêver avec nostalgie d'une époque heureuse mais révolue. Je pense aux Trente glorieuses, par exemple, pour ceux qui les ont connues. Donc, je ne sais pas si le monde va si mal que ça. Mais d'autres ont un avis sur la question. *Le monde va beaucoup mieux que vous ne le croyez*, tel est le titre d'un ouvrage de Jacques Lecomte, un chantre de la psychologie positive à l'origine du concept d'optimisme. Il avance à l'appui de sa thèse qu'en 25 ans deux milliards d'êtres humains sont sortis de la faim et qu'un milliard n'est plus dans un état de grande pauvreté. Johan Norberg, un économiste suédois, développe le même point de vue avec ce titre très évocateur : *Non, ce n'était pas mieux avant*. Il nous donne dix bonnes raisons de le croire : l'augmentation de l'espérance de vie, la chute de l'extrême pauvreté, l'accès aux progrès de la médecine, la mobilité techniquement plus écologique, l'ouverture plus large à la culture, la plus grande liberté des individus et d'autres encore. Il estime que les jugements portés par les personnes sur l'état et l'évolution du monde sont influencés par de mauvaises nouvelles. Ce commentaire est très intéressant parce qu'il illustre un effet sociocognitif connu. Un exemple qualitatif bien choisi a plus d'impact sur le jugement des personnes que l'accumulation de données quantitatives. Autrement dit, nous serons davantage convaincus que tout va vraiment mal dans ce bas monde en apprenant qu'un SDF est mort de froid dans la rue plutôt qu'en découvrant les statistiques de l'ouvrage de Jacques Lecomte sur la sortie d'un milliard de personnes de l'état de grande pauvreté en un quart de siècle. L'opinion publique est donc plus sensible à une information qualitative surtout si celle-ci est négative, dramatique ou

tragique. Je parlerais même d'une étrange attirance pour ce qui ne va pas bien. Les journalistes le savent très bien.

Dans l'exercice de ma fonction d'enseignant universitaire, je l'ai constatée voire expérimentée. Lors d'un enseignement portant sur la psychologie sociale du travail et des organisations, je mentionnais deux auteurs comme références. L'un était Christophe Dejours, auteur de *Souffrance en France, la banalisation de l'injustice sociale*, l'autre Maurice Thévenet, auteur de *Le plaisir de travailler*. Ils sont contemporains. Les étudiants ne les connaissaient pas. J'expliquais brièvement et objectivement que le premier porte sur la souffrance au travail des personnes et le second sur le bonheur issu de l'implication dans le travail. Je demandais ensuite quel ouvrage les étudiants souhaitaient lire en priorité. Une écrasante majorité d'entre eux choisissait de commencer par la souffrance au travail plutôt que par le plaisir de travailler. Je n'ai pas le chiffre de vente des deux éditeurs mais je sais que le premier s'est considérablement mieux vendu que le second. Ainsi, ce bizarre attrait pour ce qui ne va pas bien ou ce qui ne tourne pas rond n'est pas seulement le fait des étudiants en psychologie mais caractérise plus généralement l'opinion publique. Alors les choses vont-elles de mal en pis ou bien l'évolution du monde est-elle globalement positive ? Une réponse tranchée est difficile à apporter. La bouteille est-elle à moitié vide ou à moitié pleine ? Là pas de problème, pas d'état d'âme, pas de rêverie nocturne, pas de débat philosophique, il faut finir la bouteille et en ouvrir une autre.

DE FAUSSES NOUVELLES MAIS DE VRAIES INQUIÉTUDES

Si je ne me suis pas vraiment prononcé sur l'état du monde, je ne suis ni dans la dénégation, ni dans l'angélisme. Je continue d'être atterré, indigné, révolté par ce qu'il m'est donné d'apprendre tous les jours sur les exactions, les turpitudes, la malfaisance, les nuisances, la barbarie de quelques spécimens de l'espèce humaine.

Mais comme citoyen d'un État de droit, je vis un sentiment d'impuissance. Je ne suis pas maître du monde. Mon pouvoir est plus que restreint pour corriger tout ça. Par contre, il est un domaine dans lequel je ressens comme une nécessité d'agir. Face à un déluge d'informations hétérogènes, complexes, contradictoires, le citoyen désemparé est manipulé ou risque de l'être. Le philosophe Harry Frankfurt a introduit une expression très imagée pour désigner toutes les productions de pseudo-scientifiques, faux débatteurs, illuminés, imposteurs ou escrocs de la pensée qui occupent abondamment l'espace médiatique. Il parle de *bullshit* qui signifie étymologiquement merde de bœuf ou de bison et qui est traduit en français par connerie. Tout cela pourrait n'être qu'anodin s'il n'y avait de graves conséquences.

Comment ne pas être inquiet quand on apprend que le Brexit est en partie dû à une habile manipulation des électeurs par la diffusion de fausses informations endossées par des hommes politiques reconnus. Comment ne pas réagir quand on sait que l'élection de Donald Trump à la présidence des États-Unis est aussi partiellement imputable à de fausses informations portées par Donald Trump lui-même. Barak Obama est né en Afrique, il n'aurait jamais dû être président des États-Unis a-t-il longtemps avancé avant d'admettre que c'était faux. Les conséquences, on les connaît. Un exemple actuel m'interpelle sérieusement.

À l'heure où j'écris ces lignes, je ne sais pas ce que va donner le mouvement des gilets jaunes. Je comprends la colère, l'exaspération, le mécontentement de ceux qui doivent supporter une hausse des carburants, qui vivant en campagne ne peuvent pas se passer de leur voiture et qui ont des revenus modestes. La légitimité de cette protestation collective spontanée n'est pas discutable. Nous sommes dans une démocratie et pas dans un régime totalitaire où le simple fait de penser à contester quelque chose est déjà une atteinte à la sûreté de l'État et réfléchir c'est commencer à désobéir suivant la formule consacrée. Mais, ce mouvement des

gilets jaunes risque de perdre une partie de sa crédibilité en raison de la prolifération des fausses nouvelles et des théories fallacieuses qui l'accompagnent en permanence.

Des personnes très efficaces sur les réseaux sociaux en sont les relais sinon les initiatrices. L'une d'entre elles est devenue en quelque sorte une tête pensante et une porte-parole de ce mouvement. La personne en question diffuse des séquences sur les réseaux sociaux où elle exprime sa colère vis-à-vis des mesures du gouvernement concernant les taxes sur les carburants. La vidéo a été virale, vue par près de six millions de personnes. L'auteure a été interviewée par différents médias et invitée dans diverses réunions. Est pour moi hautement problématique et intellectuellement toxique le fait qu'elle avance dans son message émotionnel de protestation des arguments inexacts, des fausses informations et des références à des théories du complot. Par exemple, elle annonce qu'il y aura bientôt une carte grise pour les vélos, une taxe sur les tablettes, sur les colis. Elle prête des propos sur les trottinettes à une ministre, propos que celle-ci n'a jamais tenus. Elle s'appuie sur un photomontage, donc une illustration truquée pour affirmer que l'armée française s'approvisionne en essence à l'étranger. Enfin, elle réactive cette vieille théorie du complot sur les *chemtrails* ou les traînées de produits chimiques laissées volontairement par des avions aux ordres des pouvoirs politiques à des fins évidemment inavouables. Tout cela est un véritable ramassis de *bullshits* ou d'excréments de bison. Pourtant, elle fait le buzz et suscite l'adhésion d'un auditoire qui croit ou a envie de croire ce qu'elle dit. Le summum est atteint quand dans une réunion où elle est invitée comme une star, elle affirme sans la moindre vergogne eu égard à toutes les infox qu'elle a débitées : « On parle vrai, c'est ça qui les dérange. » Comme le soulignent en le déplorant philosophes, sociologues et politologues, nous sommes bien entrés dans l'ère de la post-vérité, des faux débats, des théories complotistes, de la société des crédules. Tout cela n'est pas bon pour une démocratie.

DE LA PROLIFÉRATION DES CROTTES DE BISON À LA PSYCHOLOGIE DE LA CONNERIE

Harry Frankfurt est un philosophe américain. Je reviens vers lui car ce que je viens de dénoncer est totalement en phase avec son propos. Il a publié en 1986 un essai intitulé *On Bullsbits*. Son essai a été republié sous la forme d'un livre en 2005 et traduit en français avec le titre *De l'art de dire des conneries* en 2006. Le livre de Frankfurt contient un message fort qui a de plus en plus de pertinence avec le temps. La production de plus en plus intense de conneries auxquelles sont soumises des masses de personnes est un phénomène très inquiétant. Dans l'exemple précédent, près de six millions de personnes ont été exposées à des fausses informations et des théories douteuses. Espérons que toutes n'ont pas été irradiées ou intoxiquées. Frankfurt opère une subtile mais intéressante distinction entre un menteur qui doit connaître la vérité pour pouvoir mentir et un diseur de conneries qui n'a que faire de la vérité. Dans un ouvrage plus récent sur la vérité, il prolonge son analyse et fait le constat d'un désintérêt croissant des sociétés pour la vérité. Il est rejoint sur le plan des idées par tout un courant de pensée autour de la notion de post-vérité. Le terme est apparu sous la plume de Ralph Keyes, conférencier et auteur américain, en 2004. En France, les points de vue de philosophes et de sociologues convergent également vers le même constat. La philosophe Myriam Revault d'Allonnes parle d'une zone grise de la pensée où on ne sait plus très bien ce qui est vrai et ce qui est faux. Face à des vérités alternatives, le réel n'est qu'une possibilité parmi d'autres. Notre égérie des gilets jaunes n'a que faire de la véracité ou non des faits qu'elle rapporte. Elle est dans une autre vérité, celle de l'instant présent et des buts qu'elle y poursuit. Elle fonctionne comme le candidat Trump affirmant lors de sa campagne que Barak Obama est né en Afrique ou comme l'homme politique pro-Brexit Boris Johnson affirmant que le Royaume-Uni

va immédiatement récupérer des millions et des millions de livres dès sa sortie de l'Union européenne. Dans *La démocratie des crédules*, le sociologue Gérard Bronner analyse aussi comment le faux et le douteux envahissent insidieusement l'espace public, favorisés en cela par le développement des nouvelles technologies de l'information et de la communication : Internet, la toile, les réseaux sociaux.

Au moment où j'ai entamé la rédaction de ce livre, est paru un ouvrage intitulé : *Psychologie de la connerie*. Il s'agit d'un vaste ouvrage collectif rassemblant plus d'une trentaine de contributions de psychologues, de sociologues, de philosophes, d'écrivains. Certains auteurs sont des pointures dans leur domaine et mondialement connus. Ma première réaction avant même de parcourir l'ouvrage est de me dire : je me suis fait griller, prendre de vitesse et en plus je ne fais pas le poids. En réalité, sa lecture me rassure et me conforte dans mon entreprise. Il y est bien question de *bullshits* ou de l'art de dire des conneries. Le titre est évidemment accrocheur. Le contenu du livre, un peu déroutant car très hétéroclite, apporte néanmoins quelques seaux d'eau à mon moulin. Il attaque les questions qui me préoccupent, post-vérité, fausses nouvelles, théories du complot, crédulité sous un angle plus étroit mais complémentaire, celui de la connerie humaine envisagée au niveau individuel. Ainsi, il est proclamé haut et fort qu'un monde sans connards n'est pas possible. Donc c'est à la fois désespérant car inscrit dans le marbre de la nature humaine mais aussi réconfortant parce que cela a toujours existé et existera toujours. La période actuelle ne serait pas si problématique. Dans cet imposant volume, il n'y a pas moins de 31 contributions de formes et de longueurs très diverses, des articles, des entretiens, des notes brèves. Des auteurs proposent, l'un une étude scientifique des cons, un autre une typologie des cons. D'autres encore traitent des mécanismes ou processus impliqués dans la production de conneries. Par rapport au regard des sociologues, politologues ou philosophes, une divergence de point de vue apparaît

immanquablement. Dans *Psychologie de la connerie*, il est aussi beaucoup question de cons, de connards, de crédules, d'idiots, d'imbéciles, de sots... L'emploi de ces termes n'est pas neutre. Ils peuvent laisser supposer que la connerie est le produit d'une disposition stable et consistante chez la personne, un trait de personnalité pourrait-on dire. On a franchement envie de le croire quand on voit les comportements de certaines personnes sur la route, dans les tribunes d'un stade, dans les allées d'une grande surface ou encore dans des lieux touristiques. Je ne partage pas complètement cette vision. La connerie est très largement partagée. Elle n'est pas l'apanage de quelques catégories de l'espèce humaine dont l'incommensurable bêtise fait le délice des autres. Que celui qui n'a jamais fait une connerie me lance la première crotte de bison à la face. D'ailleurs, des contributeurs à cette psychologie de la connerie le savent bien et posent de vraies bonnes questions : « Pourquoi des gens très intelligents croient-ils parfois à des inepties ? », « Internet : la défaite de l'intelligence ? » D'autres ont des formulations percutantes mais assez déstabilisantes parce qu'allant à l'encontre du sens commun : « La pire bêtise, c'est de se croire intelligent », « Le sot intelligent peut être très savant et très cultivé : il peut même briller en société », « L'ignorance est un puissant moteur de la connaissance ».

De la confrontation des idées sur la post-vérité issues de la philosophie, de la sociologie, des sciences politiques, des approches plutôt macro-sociales, avec les points de vue de la psychologie de la connerie humaine, des lectures plutôt micro-individuelles, il ressort quelques points essentiels à mon sens. La prolifération et l'impact des *bullshits* ou conneries, fausses nouvelles, théories complotistes et autres pseudos-vérités alternatives sont des phénomènes complexes. Ils ne sont pas totalement explicables par de grandes évolutions sociétales comme la mondialisation, le développement d'Internet, les réseaux sociaux, la défiance à l'égard de la science. Ils ne sont pas davantage réductibles à des composantes

psychologiques liées à la nature humaine comme le besoin de croyance, l'estime de soi, l'égoïsme, les erreurs de jugement. Ces choses qui nous semblent être des défaillances ou des errements de la pensée collective sont le produit d'une interaction fâcheuse ou d'une rencontre malheureuse entre les prédispositions personnelles de quelqu'un, son goût du pouvoir, son insatiable narcissisme ou son sentiment d'invulnérabilité par exemple, et le contexte sociétal, technologique, idéologique qui va favoriser l'expression de ces prédispositions. Autrement dit, il nous faut abandonner deux idées qui sont des impasses, une selon laquelle ces turpitudes du monde échappent à la volonté des hommes et une autre selon laquelle il existe une catégorie bien identifiable, celle des cons ou des connards patentés. Voilà en bref ce que mes réflexions et mes recherches en psychologie sociale me conduisent à penser face à ce qui nous préoccupe aujourd'hui : la post-vérité, la prolifération des crottes de bison et la société de la crédulité.

POURQUOI PRÉFÉRER LE TERME DE CRÉTINERIE ET COMMENT L'UTILISER ?

Comme au moins un des auteurs de l'ouvrage collectif mentionné ci-dessus, j'ai beaucoup de réticences à user des termes connerie et con, ceci pour plusieurs raisons. D'abord, ce sont des mots grossiers à ne pas dire en société. J'aurais beaucoup de mal à expliquer à mes petits-enfants qu'il ne faut parler comme ça alors que je n'aurais pas cessé de les utiliser tout au long de cet essai. Ce n'est pas la raison principale bien sûr. La seconde est plus importante. L'emploi de ces deux mots d'usage très courant mais aussi connotés très négativement risque de polluer mon propos et de l'affaiblir dans ses intentions. Ewa Drozda-Senkowka a raison d'être réticente quand se trouvent juxtaposés le mot connerie et le concept de biais cognitifs qui ne sont évidemment pas du tout du même ordre mais qui risquent d'être assimilés l'un à l'autre par

un lecteur pressé et ainsi entraîné dans des raccourcis discutables³. Je suis en accord avec elle. Ce n'est pas parce qu'on veut faire de la vulgarisation qu'on se doit d'être vulgaire. La troisième raison est encore plus fondamentale. Elle est de nature idéologique. Si nous faisons un peu d'étymologie, connerie vient de con qui avant d'être l'insulte que nous connaissons désigne le sexe des femmes. Il me paraît donc que l'usage de ce terme est foncièrement désobligeant à l'égard des femmes même si dans son emploi habituel cette origine sexuée a disparu. Le sociologue Edgar Morin, dans sa courte contribution à la psychologie de la connerie, ne manque pas de souligner le caractère machiste du mot con⁴. D'ailleurs, je ne comprends pas que des mouvements féministes ne se sont pas encore emparés de cette question aux forts enjeux symboliques. Ils pourraient tenter de promouvoir une stricte égalité sur ce plan en proposant quelques néologismes comme couilleries, biteries, pineries, zoberies, mais, et ceci est très important, en leur attribuant le genre masculin. Ce n'est pas demain la veille. Je vais donc privilégier le terme de crétineries en apparence plus doux, moins lapidaire, moins stigmatisant. Son usage mérite au préalable quelques précisions.

Volontairement, j'ai évité d'utiliser les termes de crétin et de crétinisme. Ils ont une histoire connue de certains mais un peu oubliée du grand public. Ils font référence à une déficience mentale sévère consécutive à une pathologie de la thyroïde liée à une carence en iode. L'expression « Crétin des Alpes » fait partie du répertoire

3. Ewa Drozda Senkowska écrit notamment : « La seconde idée, c'était la conviction selon laquelle les biais cognitifs ne peuvent absolument pas être qualifiés de conneries. Ils désignent les différents penchants dans le traitement de l'information et le raisonnement qui induisent nos multiples transgressions aux règles de la logique, de la théorie probabiliste, etc. », in Jean-François MARMION (dir.), *Psychologie de la connerie*, Auxerre, Éditions sciences humaines, 2018, p. 85.

4. « Le mot "con" mérite de considérer au préalable son caractère machiste : la sublime ouverture du sexe féminin ravalée à un organe stupide », a écrit Edgar Morin, in Jean-François MARMION (dir.), *Psychologie de la connerie*, op. cit., p. 44.

très coloré du Capitaine Haddock, l'homme à la barbe qui n'arrivait plus à dormir. Elle illustre le fait que des personnes vivant dans les hauteurs et donc loin de l'atmosphère iodée de la mer souffraient de ce manque d'iode. Cela déclenchait un dysfonctionnement de la thyroïde qui pouvait entraîner un retard important du développement des facultés intellectuelles. À ma connaissance, ce mal sévit encore sur la planète. Je ne souhaite pas, en utilisant les termes de crétin et de crétinisme, donner l'impression de me moquer d'une population et de ses maux. Par ailleurs, comme je l'ai évoqué plus haut, ces deux termes peuvent laisser penser que les crétiens sont définitivement installés dans leur état de crétinisme et qu'ils constituent une catégorie de personnes affectées d'un trait ou d'une caractéristique stable. Parler de crétineries ouvre à mon sens d'autres perspectives plus intéressantes pour la psychologie sociale. Il est clair que nous sommes tous des producteurs de crétineries. Nous l'avons inévitablement été et nous le serons encore. Le problème n'est pas là. Il est dans la gravité des conséquences de certaines crétineries et dans l'intensité avec laquelle certains personnages s'y complaisent allègrement.

Les crétineries pourraient se classer sur une échelle allant des crétineries S aux crétineries XXL selon notamment la gravité de leurs conséquences individuelles et/ou sociétales. J'ai plus que de l'indulgence pour les crétineries de type S. Certaines mêmes me ravissent. Je ne résiste pas au plaisir d'en mentionner une. Je suis un grand mélomane. J'aime profondément la musique. Je n'ai pas de souvenirs d'avoir vécu sans elle. Je n'imagine pas m'en passer. *La vie est plus belle en musique*, j'adhère sans réserve à cette affirmation, titre de l'ouvrage tout récent de Claire-Marie Le Guay, une pianiste concertiste de renommée internationale. J'aime toutes sortes de musiques mais j'ai une prédilection affirmée pour la musique dite classique. Parfois, je suis un peu attristé par les réticences voire les aversions qu'elle suscite dans le grand public. Un jour, un collègue de travail connaissant ma passion

pour la musique classique m'explique que lui n'y connaît rien ou pas grand-chose, quelques bribes de connaissances ici ou là. Il en arrive à me questionner sur un point qui le trouble. Quel rapport y a-t-il entre Jean-Sébastien Bach et la firme automobile allemande BMW ? Je tombe un peu des nues. Je lui réponds qu'il n'y en a aucun et pour cause. Mon collègue n'est pas totalement inculte et il sait que Bach a vécu au XVIII^e siècle et que la firme allemande a été créée avant la seconde guerre mondiale. Mais, il réitère son interrogation et me dit que, sur internet, des sites de vente proposent des disques de J.-S. Bach avec la mention BMW et un numéro. Je vois alors la confusion dans son esprit entre BWV et BMW. Les compositions de Bach ont fait l'objet en 1950 d'un inventaire établi par un musicologue allemand Wolfgang Schneider. Chaque composition porte un numéro précédé de la mention BWV, *Bach Werke Verzeichnis* qui veut dire catalogue des œuvres de Bach. Le sigle BMW des voitures allemandes signifie *Bayerische Motoren Werke*. Traduit en français cela veut dire : Manufacture bavaroise de moteurs. Je reviens à mon collègue. Je lui explique les choses en souriant. Pourtant, il insiste et m'affirme que sur Internet... Je vais sur Internet et je constate que la confusion est parfois présente dans nombre de sites de vente en ligne de musique. Amazon propose *La Passion selon Saint Matthieu* de Bach, BMW 224. Cézanne Music Agency vend *L'offrande Musicale* de Bach BMW 1079 et Discogs des *Sonates* toujours de Bach BMW 1013-1014. Même la FNAC vend une intégrale des *Cantates* de Bach accompagné de la mention BMW. Petite erreur d'orthographe, direz-vous ! Mais, eu égard à la belle unanimité des sites de vente en ligne sur Internet, je suis en droit de croire et éventuellement de diffuser sur les réseaux sociaux que Jean-Sébastien Bach était sponsorisé par la firme automobile allemande. Ainsi, naissent les crétineries, d'une rencontre inopinée entre un peu d'inculture et une fausse information. Après peuvent se construire des théories fallacieuses et

des vérités alternatives. Mon exemple est plaisant. L'information inexacte, source de confusion, Bach c'est BWV, la voiture c'est BMW, n'a pas de conséquences dramatiques. Il n'en est pas de même pour d'autres crétineries.

Un institut de science médicale basé en Inde a établi qu'en six ans 259 personnes dans le monde ont perdu la vie en prenant un *selfie*⁵. Les conditions sont très diverses mais elles impliquent toujours des comportements d'une grande inconscience : chutes d'une grue, d'une falaise, d'un immeuble, d'un barrage, personnes emportées par une vague, un torrent, tuées par un ours blessé, accidentées au volant d'un véhicule ou percutées par un train sur une voie ferrée. Les conséquences sont évidemment dramatiques. Cette mise en scène tragique est la résultante d'un besoin d'imitation de choses vues sur les réseaux sociaux et de s'y exhiber. La lecture des faits divers livre quotidiennement son lot de crétineries. Aujourd'hui, c'est le cas d'un jeune de 18 ans qui se rend au centre d'examen pour passer l'épreuve de conduite du permis. Il arrive au volant de sa voiture sous le regard médusé des examinateurs. Les conséquences sont rudes pour lui : pas d'examen, un petit séjour au commissariat, la confiscation du véhicule, potentiellement une lourde amende et une interdiction de passer le permis pendant cinq ans. Son explication laisse rêveur. Il voulait fanfaronner devant ses copains. Cela fait cher la fanfaronnade et c'est incontestablement une belle crétinerie. Elle risque de lui coûter cher mais elle ne va pas affecter le bon fonctionnement de la planète. Par contre, d'autres ont des conséquences beaucoup plus graves. Ainsi, comme j'y ai déjà fait référence, de multiples

5. Il s'agit d'une publication du All Indian Institute of Medical Science. L'Inde est d'ailleurs le pays champion du monde pour le nombre de *selfies* fatals devant la Russie, les États-Unis et le Pakistan. Une enseignante-chercheuse française, Pauline ESCANDIE-GAUQUIÉ, a publié il y a quelques années un ouvrage dans lequel elle avance quelques explications relatives à ces comportements absurdes à haut risque : *Tous selfie ! Pourquoi tous accro ?*

analyses convergent pour avancer que des événements politiques majeurs ont été favorisés par la diffusion et l'adhésion à des fausses informations et des théories du complot, qui relèvent bien pour moi du registre des crétineries.

Enfin, je ne peux pas nier que certaines personnes produisent plus que d'autres des crétineries aux effets dévastateurs. Mais, je ne suis pas convaincu qu'il s'agit d'un état psychologique déterminé assez tôt dans la vie des personnes et qu'il se déploie ainsi dans leur vie sociale. Comme la psychologie sociale invite à le penser, la propension à générer des crétineries socialement problématiques est le produit des interactions entre une personne et le contexte dans lequel elle pense et elle agit. Dans de multiples exemples dont ceux évoqués plus haut, la recherche du profit, la quête du pouvoir, la peur des étrangers, le besoin de reconnaissance sociale, toutes choses façonnées par le contexte, ne sont pas étrangers aux affaires qui nous préoccupent.

À QUOI POURRAIT BIEN SERVIR LA PSYCHOLOGIE SOCIALE FACE À TOUT ÇA ?

Dans les années quatre-vingt-dix, nous avons édité avec un collègue un ouvrage collectif intitulé : *À quoi sert aujourd'hui la psychologie sociale ?* Le livre comporte une série de contributions d'auteurs en grande majorité enseignants-chercheurs ou chercheurs universitaires. L'objectif était de rendre compte de travaux, recherches ou études qui pour certaines répondaient à des demandes effectives de milieux professionnels. D'autres contributions offraient de potentielles applications dans le traitement de problèmes humains dans le monde du travail ou dans la vie sociale plus généralement. À titre d'exemples, les contributions traitaient des questions concrètes posées comme telles par des entreprises, des collectivités publiques ou des associations. Comment s'y prendre pour que des stagiaires s'engagent efficacement dans une

formation ? Pourquoi des opérateurs chevronnés commettent-ils plus d'erreurs que des débutants ? Quelles conséquences a le fait de se croire supérieur aux autres en matière de conduite automobile ? Quels effets cela a-t-il de s'estimer plus intelligent qu'une machine quand on dialogue avec elle ? Il faut noter que ces questions et leurs réponses sont toujours d'actualité des décennies plus tard.

À la date d'aujourd'hui, je ne sais pas quelle a été la diffusion de cet ouvrage ni qui l'a acheté. J'ignore s'il a eu beaucoup d'impact hors du milieu universitaire. Mon sentiment avec le recul du temps est qu'il a peu pénétré les milieux professionnels hors du monde des laboratoires ou des organismes de recherche. Il me revient en mémoire que cet ouvrage faisait suite à un forum chercheurs-praticiens-décideurs qui s'est tenu en septembre 1992 à Rennes sur le thème des applications de la psychologie sociale. Lors de ce forum, grande avait été notre déception comme organisateurs de constater que les chercheurs étaient bien présents mais que les praticiens et les décideurs étaient quasiment absents, ceci malgré une large diffusion de l'information et le soutien de différents organismes relais vers le monde professionnel. En résumé, on est resté entre nous. Dans l'avant-propos de ce livre, nous avions en tête cet état de fait. Nous parlions d'un décalage entre les préoccupations des uns et des autres et soulignons qu'un fossé, pour ne pas dire un abîme, sépare souvent le monde de la recherche fondamentale et celui des applications quotidiennes. Ceci n'est pas spécifique à la psychologie sociale mais concerne à des degrés variables toutes les disciplines scientifiques. Depuis, une volonté politique a été affirmée, des orientations ont été données, des dispositifs ont été imaginés et mis en place pour rapprocher ces deux univers par la valorisation de la recherche, le soutien à l'innovation, la possibilité de mener un doctorat en entreprise, la création de laboratoires vivants, les *living labs* qui associent les citoyens, les usagers, les techniciens au processus de recherche et d'innovation.

CULTIVER SON JARDIN ET DIFFUSER UNE CULTURE SCIENTIFIQUE

Depuis quelque temps déjà, en plus de cultiver mon jardin comme le recommande *in fine* le Candide de Voltaire, je me livre à une autre occupation, celle de faire des conférences publiques sur des grands thèmes issus de la psychologie sociale. Le public est divers avec une dominante de retraités. Le cadre est celui des universités du temps libre, universités inter-âges ou encore des cycles de conférences ouvertes. En trois ans, j'ai fait une quinzaine de conférences avec des titres volontairement un peu accrocheurs. Nos premières impressions sont-elles toujours bonnes ? Jusqu'où sommes-nous influencés par les autres ? Rumeurs, fausses informations, théories du complot ? Pourquoi des personnes aspirant au changement finissent par y résister ? Le contenu des conférences est alimenté par des notions, théories, expériences issues de la psychologie sociale. Mais, elles sont mises en relation systématiquement avec des faits de société, des événements connus de tous ou simplement des épisodes de la vie quotidienne. Ces conférences s'inscrivent dans une mission qui incombe aux universités, aux organismes de recherche et autres, celle de la diffusion de la culture scientifique. Ce terme de diffusion de la culture scientifique me plaît bien. Il est hautement préférable à celui de vulgarisation tendanciellement péjoratif car pouvant laisser supposer qu'il faut faire de la sous-science pour que le grand public puisse y accéder. Il me convient très bien parce qu'il parle d'une culture partagée, qu'il a ainsi une dimension citoyenne et qu'il peut être un bon rempart face notamment à la profusion de critères pseudo-scientifiques. Pour revenir à ces conférences faites aux quatre coins de la Bretagne et de la Normandie, elles sont très riches d'enseignements en raison des réactions du public, des commentaires, des questions parfois inattendues, des apports d'exemples, des remarques parfois critiques ou contestataires.

Le bilan à tirer de ces conférences ouvertes est très positif. Il est une des raisons qui m'ont conduit à écrire ce livre. Déjà, le public en redemande. C'est plutôt un signe encourageant. Dans plusieurs lieux, je suis intervenu deux fois voire trois fois sur des thèmes différents toujours étayés par ma discipline d'origine, la psychologie sociale. À l'expérience, un processus d'élargissement de l'horizon culturel des auditoires semble évident. Les personnes découvrent une discipline qu'en majorité elles connaissent mal sinon pas du tout. Elles s'approprient des notions et des théories scientifiquement fondées sur des données expérimentales. Elles établissent un lien entre des situations ou événements concrets soit directement vécus par eux soit rapportés par les moyens de communication de masse. Elles entrent alors dans une phase de meilleure compréhension du fonctionnement humain en société. Cela est susceptible de les rendre plus critiques au bon sens du terme et donc moins vulnérables à l'égard de tout ce qui nous préoccupe, les fausses nouvelles, les théories du complot, la manipulation, la soumission inconditionnelle à une autorité, l'entre-soi ou le repli dans sa communauté de pensée, les impressions erronées affectant un jugement sur autrui, l'adhésion à des arguments pseudo-scientifiques. Nous sommes bien dans une mission de diffusion d'une culture scientifique au bénéfice de la citoyenneté. De plus en plus souvent, des auditeurs me demandent une trace écrite de ce que j'ai exposé. Comme la plupart des conférenciers, la conférence orale est supportée par la projection d'un fichier de diapositives. Je suis contraint de leur répondre que je n'ai pas autres choses que ces documents numériques comportant un plan détaillé, des citations, des définitions, des schémas et tableaux. Il est inopportun de leur donner une liste de références bibliographiques longue comme deux bras et deux jambes. Ainsi, est venu le projet de mettre sous une forme globale et accessible à la curiosité du grand public les contenus de ces conférences.

Chemin faisant, j'ai rencontré ce terme de zététique que je ne connaissais pas il y a peu. Je l'ai adopté tout en y retrouvant des idées connues sur le scepticisme scientifique. Il correspond bien au projet qui est le mien avec ce livre, à savoir mettre à la disposition du grand public des connaissances issues de la psychologie sociale. Ces connaissances sont argumentées théoriquement et étayées expérimentalement. Elles ne relèvent pas d'une pseudoscience. Elles doivent permettre, je l'espère, de développer ou réanimer l'esprit critique et l'art du doute face aux multiples informations qui nous assaillent quotidiennement, lesquelles peuvent assez souvent être de sublimes crétineries ou de somptueuses crottes de bison. J'ai imaginé ce livre comme une sorte de manuel d'autodéfense intellectuelle avec des chapitres formulés comme de raisonnables recommandations pour faire face mentalement à un monde compliqué et imprévisible. Bonne lecture ! Restez ou redevenez des citoyens éclairés.